

que avec une reconnaissance profonde pour cet acte de paternelle condescendance. Ils ne sont pas rares ceux qui font quatre cents milles en canot pour venir recevoir la bénédiction du "gardien de la prière". J'ai vu la joie rayonner sur la figure d'un vieillard et de sa digne compagne qui avaient navigué sans relâche pendant onze jours pour arriver à temps et voir Mgr Hallé comme ils avaient vu, disaient-ils, Mgr Lorrain et Mgr Latulipe. Nous sommes heureux de passer plusieurs jours avec les missionnaires. Nous causons de leurs prédécesseurs, du Père Boisseau, du Père Meilleur, tous deux au Fort Georges avec le Frère Martin depuis deux ans. En lisant le "Codex historicus", on trouve des phrases comme celles-ci pour l'année 1917 :

pas peur pour la modestie du religieux. Le Père Martel ne soupçonne pas son héroïsme. Il marche, il trotte. Comment voulez-vous vous asseoir sur la traîne pendant un froid pareil ? La pensée de rencontrer ses ouailles le soutient.

Mais il faut quitter la fervente mission d'Attawapiscat. C'est le 20 juillet. Le départ est fixé à trois heures. Tout va bien avec notre petit moteur mis dans une chaloupe de bonne dimension. Nous sommes en tout dix-huit personnes. Nous amenons à l'école d'Albany, neuf petits sauvages, six garçons, trois filles. Le soir, vers neuf heures, nous jetons l'ancre et nous dormons comme des bienheureux. Le lendemain tout marche à merveille. Mais voilà ! Le soir un brouillard épais couvre la mer. Impossible



S. G. MGR HALLÉ, PHOTOGRAPHIÉ DEVANT L'ÉGLISE D'ATTAWAPISCAT,
(Baie James), au milieu des enfants cris de la mission.

"Le Père Martel reste seul avec le Frère Turgeon. Comme pour leurs devanciers l'isolement est grand, mais ils ne s'attristent pas. La pensée de se savoir où Dieu les veut fait leur force". En 1923, on écrit : "C'est la même éternelle monotonie que rien ne vient interrompre". L'isolement est une des grandes souffrances. L'homme est né pour la société. Il a besoin de communiquer avec ses semblables.

Le 4 février 1924, le Père Martel partait pour visiter la mission de Winisk à 400 milles. Le Père Martel, beau type de missionnaire, est de ceux qui savent oublier et leurs goûts et leurs aises pour entreprendre telle randonnée pendant la période la plus froide de l'année. Supporter le froid un jour, deux jours, une semaine même, passe encore ; mais subir ses morsures pendant un long mois, cela devient héroïque. Ne prenez

d'avancer. Notre pilote craint les battures de sable et de roche. Le vent s'élève ; pendant quarante-huit heures nous serons le jouet des vagues, tout près de la rivière Albany, à quatorze milles du fort Albany. Après la tempête, le beau temps revient. Heureux et fiers, nous rentrons le 24 juillet à la résidence des Pères qui commençaient à s'inquiéter pour nous. Eux ils en ont vu bien d'autres. Nous nous reposons chez eux jusqu'au 28 juillet.

Les frères convers, eux, ne se reposent pas. Ils se préparent à partir pour la fenaison. Tout est problème dans ces lointaines régions. C'en est un de nourrir les bœufs de trait et les vaches nécessaires à la nourriture de la colonie d'Albany. Il faut se rendre à une quinzaine de milles, faucher une espèce de foin de grève que l'on dispute aux marées. Quelle rude corvée que de